



Albert Cossery

Rencontre avec un écrivain qui, à 92 ans, affirme que la littérature est la seule chose à prendre au sérieux.

Page 12.

Culture juive

Un livre fondamental de Jean Baumgarten sur la naissance du hassidisme. Deux essais de Moshé Halbertal et Anita Shapira. Essais. Page 8.

Le Monde

Des Livres

Vendredi 13 janvier 2006

JEAN ECHENOZ, RAVEL, LE ROMAN ET SES SORTILÈGES



Le récit des dernières années du célèbre compositeur ? Beaucoup plus, un véritable roman. Le dixième d'un écrivain au mieux de sa forme. Littératures. Page 3.

Alessandro Baricco

L'auteur de « Soie » s'est lancé dans la réécriture d'Homère. Une manière originale d'inscrire « L'Iliade » dans l'actualité contemporaine. Littératures. Page 4

Romans policiers

« L'Homme sans passé », la suite des aventures du détective Elvis Cole. « Des morts qui dérangent », de Paco Ignacio Taibo II et du sous-commandant Marcos. Policiers. Page 10

Sociologie

Un siècle après les travaux fondateurs d'Emile Durkheim, Christian Baudelot et Roger Establet proposent une nouvelle sociologie du suicide. Essais. Page 7.

Dominique
Fernandez



JÉRÉMIE ! JÉRÉMIE !

Grasset

Nouvelle sociologie du suicide

Un siècle après les travaux fondateurs de Durkheim, Christian Baudelot et Roger Establet étudient ce que ce drame individuel peut dire à la société.



THOMAS AZUÉLAS

En 1897 paraissait *Le Suicide*, l'ouvrage d'Emile Durkheim le plus célèbre et le plus lu dans le monde. Non sans audace, le fondateur de la sociologie française avait entrepris d'étudier ce qui, à première vue, relevait du drame individuel et de l'analyse psychologique. En partant des taux de mortalité volontaire selon les pays et les périodes, il entendait évaluer « la tendance au suicide dont chaque société est collectivement affligée » (1) et, par-là même, dégager la signification sociale du phénomène. Plus d'un siècle après, les sociologues Christian Baudelot et Roger Establet, qui ont consacré une étude au livre de Durkheim (2), rouvrent le dossier. Le sens de leur démarche est d'emblée annoncé : « Ce n'est pas la société qui éclaire le suicide, c'est le suicide qui éclaire la société. » Le fait, par exemple, qu'il y ait un pic le lundi soulève la question des rythmes collectifs et des liens sociaux qu'ils induisent. De même, la baisse spectaculaire des suicides en temps de guerre conduit à s'interroger sur l'effet intégrateur des grands conflits historiques.

SUICIDE, L'ENVERS DE NOTRE MONDE
de Christian Baudelot et Roger Establet.

Seuil, 370 p., 21 €.

Les statistiques disponibles dans de nombreux pays sont beaucoup plus complètes que dans le passé (en France, les premières remontent à 1830) et l'ample moisson de données amassée et analysée par Christian Baudelot et Roger Establet réserve quelques surprises. La prudence théorique est également plus grande. Ils ne prétendent pas établir avec certitude des liens de causalité directs entre les variables sociales et macroéconomiques et le suicide. Ils étudient des corrélations, constatent des variations concomitantes, élaborent des hypothèses et proposent des explications qui, si plausibles, ingénieuses et rigoureuses soient-elles, ne constituent pas des « causes » et moins encore des lois.

L'une de ces corrélations, entre niveau de richesse et taux de suicides, les conduit à remettre en question une affirmation aussi célèbre que péremptoire de leur illustre prédécesseur selon laquelle « la misère protège ». Le propos de Durkheim vaut pour une époque précise : du milieu du XIX^e siècle jusqu'à la veille de la Grande Guerre, dans la plupart des pays européens, un décollage économique spectaculaire va de pair avec une forte montée du suicide dans les

centres urbains les plus dynamiques, les régions rurales, traditionnelles et déshéritées, étant moins atteintes. Un phénomène analogue s'observe d'ailleurs aujourd'hui dans les métropoles indiennes et chinoises en plein essor, où l'accélération de la modernité crée ruptures d'équilibre et désarroi. Cependant, loin de continuer avec la croissance, la tendance s'est inversée durablement à partir des années 1910-1920. Depuis, en dehors des périodes de guerre, « le suicide stagne ou régresse lorsque le pouvoir d'achat monte ; il monte lorsque le pouvoir d'achat diminue ».

En fait, à y regarder de plus près, même au temps de Durkheim, c'est aux deux bouts de l'échelle sociale que l'on se tuait, chez les plus aisés et chez les laissés-pour-compte, vagabonds, fous, chômeurs ou autres marginaux, négligés jusque dans les analyses statistiques. Mais désormais, dans les pays riches, c'est dans les régions pauvres que l'on se donne plus fréquemment la mort. La richesse et l'ensemble des avantages qui l'accompagnent (réseau relationnel étendu, accès aisé aux soins du corps et de l'esprit, qualité de vie et longévité) protègent.

La honte sociale et le désespoir frappent surtout les plus démunis, ceux qui cumulent les handicaps : chômage, isolement, précarité, désinsertion. Car la pauvreté « intégrée », vécue dans une région, un milieu, un pays où la majorité de la population n'est guère mieux lotie, a fait place à une forme de misère moderne qui marginalise et disqualifie.

Absence de perspectives

L'autre grand renversement, extrêmement préoccupant, apparu dans la plupart des pays occidentaux depuis les années 1970, est l'accroissement du suicide des jeunes. Auparavant, et pendant près d'un siècle, la proportion augmentait régulièrement avec l'âge et culminait chez les plus âgés. Il baisse chez ces derniers, dont les ressources, la santé, les conditions et la qualité de vie sont devenues globalement meilleures. C'est dans la jeunesse que la vulnérabilité s'accroît, l'absence de perspectives d'avenir et la précarité affectant en chaîne tous les aspects de l'existence, y compris la stabilité affective. Un cas à part toutefois, le Japon : injustement réputé « suicidogène » (à cause du stéréotype associé au sacrifice ritualisé de seppuku), il a connu un taux de suicides élevé dans les années de l'après-guerre, suivi d'une baisse spectaculaire et durable dans toutes les classes d'âge, puis d'une remontée dans la dernière décennie. Les spécificités de la culture d'en-

treprise japonaise et sa détérioration récente pourraient expliquer cette singularité.

Un constat, en revanche, ne varie guère sur la durée : les femmes se tuent trois à quatre fois moins que les hommes. Seules les Chinoises, particulièrement les jeunes à la campagne, devancent leurs compatriotes masculins, elles semblent opposer un « suicide de résistance » à l'oppression et aux violences conjugales ou familiales qu'elles subissent. En ce qui concerne les femmes occidentales, dont le statut s'est rapproché de celui des hommes, l'explication est plus malaisée. Sont-elles moins suicidaires parce qu'elles sont plus intégrées dans les relations intergénérationnelles ? Ou parce que le cumul des tâches et les difficultés auxquelles elles demeurent confrontées, notamment sur le marché du travail, les ont aguerries face à l'adversité ? Est-ce, en somme, l'inégalité qui les protège encore ? Difficile de trancher. Mais, à un niveau

plus général, les facteurs qui font varier les taux de mortalité volontaire affectent également hommes et femmes. Ainsi, en Union soviétique, les suicides masculins et féminins ont augmenté considérablement à partir de 1965, signe d'une désintégration de la société bien avant la chute du mur.

Cette sociologie du suicide et de ses variations à travers le monde sur deux siècles est donc riche d'enseignements. Acte individuel et phénomène exceptionnel, car la grande majorité des populations résiste aux conditions les plus désespérées, le suicide est bien aussi un symptôme social. Toutefois, quel que soit le contexte général ou l'histoire personnelle, ce qui pousse une personne à se tuer garde une part d'énigme. ■

NICOLE LAPIERRE

(1) PUF, « *Quadrige* », 1960.

(2) Durkheim et le suicide, PUF, « *Philosophie* », 1984.

Chez les jeunes, « un appel à changer de vie plus qu'un désir de mort »

Elles s'appelaient Clémence et Noémie. Elles avaient respectivement 14 et 15 ans et vivaient dans le nord de la France. Dans le journal intime qu'elle tenait sur son blog, Clémence avait écrit « je veux mourir ». Sur ses bras, Noémie avait inscrit « J-5, J-4... ». Le 25 janvier 2005, les deux adolescentes, décrites par leur entourage comme des jeunes filles « sans problème particulier », ont fugué après les cours et se sont jetées d'une falaise, allant jusqu'au bout du pacte suicidaire qu'elles avaient scellé. Personne, autour d'elles, n'osait imaginer qu'elles passeraient des paroles à l'acte.

Environ 650 jeunes (deux tiers de garçons) se suicident chaque année en France et ils sont plusieurs dizaines de milliers à tenter de le faire. Si le suicide demeure la deuxième cause de mortalité chez les 15-24 ans (après les accidents de la route), son taux enregistre une baisse régulière depuis 1986. En revanche, la morbidité suicidaire augmente, en particulier chez les filles, et se rajeunit.

Ainsi, selon les données de l'enquête Espad (European school survey project on alcohol and other drugs) menée en 2003 après de 10 000 jeunes scolarisés âgés de 12 à 18 ans et coordonnée par l'Institut national de la santé et de la recherche médicale (Inserm), 12 % des filles de 14-16 ans (contre 8 % en 1993) et 15 % des 17-18 ans (contre 12 % en 1993) déclarent avoir fait une tentative de suicide au cours de leur vie. Chez les garçons, ces chiffres ne dépassent pas 6 % et restent quasi stables.

Comme les autres

« En termes de suicide, la mortalité est plus masculine et la tentative davantage féminine », résume Marie Choquet, épidémiologiste à l'Inserm, spécialiste des questions de santé chez les adolescents. « La tentative de suicide - en absorbant des médicaments ou en se coupant les veines - fait partie, comme les troubles alimentaires, d'un mode d'expression très féminin. Lorsqu'elles vont mal, les filles portent atteintes à leur corps alors que les gar-

çons développent une violence sur autrui et augmentent leur consommation, sous l'influence du groupe, de tabac, d'alcool ou de drogue », explique la chercheuse. Lorsqu'ils passent à l'acte, les garçons ont recours à des modes de suicide plus radicaux : pendaison, arme à feu...

Comme l'avait déjà montré une étude menée par M^{me} Choquet et la pédo-psychiatre Virginie Granboulan auprès de plusieurs centaines de jeunes accueillis dans des centres hospitaliers après leur tentative de suicide, l'enquête réalisée en milieu scolaire confirme que les idées suicidaires ne sont pas le fait d'un déterminisme social ou d'un isolement relationnel. A première vue, ce sont des jeunes comme les autres.

S'il n'est pas possible de dresser un portrait sociologique de ces jeunes suicidants et encore moins de mettre en évidence la cause précise de leur passage à l'acte, l'analyse des questionnaires fait néanmoins apparaître quelques tendances : la mésentente chronique au sein de la famille, les violences

subies (telles que les agressions sexuelles), le sentiment d'être dépressif et la fugue. « Ce sont des données qui reviennent dans chaque enquête », constate M^{me} Choquet. Ainsi, près de la moitié des jeunes qui ont tenté de se suicider ont fait une fugue dans l'année précédente, plus de 60 % jugent leur vie familiale « tendue » et 50 % estiment que leurs parents ne s'intéressent pas à eux. Mais, parce qu'elles portent sur des effectifs réduits, ces données ne sont pas, statistiquement, suffisamment significatives, et apparaissent simplement comme des facteurs associés à la tentative de suicide.

Dans son dernier « Baromètre santé des 12-25 ans » publié en 2004, l'Institut national de prévention et d'éducation pour la santé (Inpes) a, pour la première fois, fourni une approche régionale en comparant les attitudes des jeunes en Alsace, Nord-Pas-de-Calais, Pays de la Loire et Picardie. Les déclarations de tentative de suicide varient de 3,3 % en Alsace à 5,3 % en Picardie. Et, là encore,

dans les quatre régions, les filles sont davantage enclines à l'acte suicidaire que les garçons.

La tentative de suicide chez les jeunes « relève davantage d'un appel à changer de vie plutôt qu'à un désir de mort », relève M^{me} Choquet. A la question, « voulez-vous mourir ? », posée à des jeunes qui ont tenté de se suicider, 56 % des garçons et 62 % des filles répondent par la négative.

Face à ces données actuelles - la mort par suicide chez les jeunes diminue mais les tentatives de suicide dans cette population augmentent - la spécialiste de l'Inserm se demande si ces deux tendances ne cachent pas une réalité plus prosaïque. « L'amélioration de la prise en charge médicale des suicidants, la modification du conditionnement des médicaments, des armes à feu moins nombreuses ou mieux cachées par les familles », tout cela, s'interroge-t-elle, n'aurait-il pas contribué à diminuer le nombre de décès par suicide mais pas les idées suicidaires des jeunes ? ■

SANDRINE BLANCHARD

L'univers de Robert Crais, romancier hanté par le rapport père-fils et le mystère de la filiation

Enquêtes de paternité

L'HOMME SANS PASSÉ
(*The Forgotten Man*)
de Robert Crais.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Hubert Tézénas,
Belfond, « Nuits noires »,
396 p., 20,50 €.

Mêler une quête familiale à une enquête criminelle est une figure classique du roman policier, puisque l'explication se trouve généralement dans le passé des protagonistes. Mais Robert Crais a porté le procédé à un point d'équilibre parfait. Son héros, le détective privé de Los Angeles Elvis Cole, a connu une enfance difficile, auprès d'une mère instable, qui disparaissait régulièrement, et il n'a jamais connu son père. Le petit Elvis lui-même fuguait régulièrement, à chaque fois qu'un cirque passait à proximité de la maison, depuis que sa mère lui avait affirmé qu'elle avait rencontré son père lors d'un spectacle où il exécutait un numéro d'homme-obus. Même si cette histoire ressemble aux affabulations d'un esprit dérangé, le gamin la prend pour argent comptant : il se lance régulièrement sur les traces de son père, ce qui a le double avantage de l'initier très tôt aux techniques de l'investigation et de lui faire rencontrer un véritable détective, celui qui à chacune de ses escapades le ramène à la maison.

Devenu adulte, Elvis Cole reste hanté par le mystère de sa filiation, et le rapport père-fils demeure le motif permanent de la plupart des romans de Robert Crais. Dans *Le Dernier Détective* (1), qui vient de paraître en poche, Ben, le fils de la compagne d'Elvis Cole, est enlevé par son propre père acoquiné avec une bande de malfrats. L'enquête mouvementée de Cole fera de lui la coqueluche des médias et lui vaudra le titre de « meilleur détective du monde ».

Dans *L'Homme sans passé*, le détective est en pleine déprime. Sa copine est partie avec son fils vivre sous des cieux plus cléments. Il laisse le courrier s'empiler à son bureau, sans la moindre envie de reprendre ses activités, jusqu'au jour où la police lui apprend qu'un inconnu blessé dans une ruelle de Los Angeles a affirmé avant de mourir qu'il était à la recherche de son fils, Elvis Cole.



Los Angeles. GUILLAUME ZUILI/AGENCE VU

La victime ne présente aucune ressemblance physique avec le détective. C'est un drôle de personnage, le corps tatoué de symboles religieux, dont le passé va révéler une étrange relation père-fils.

L'enquête que mène la police sur cet assassinat s'imbrique avec la recherche plus personnelle de Cole. Mais Kelly Diaz, l'inspectrice chargée de l'affaire, a elle aussi quelques cadavres familiaux dans son placard : le mélange des deux intrigues va donner des résultats explosifs et totalement inattendus.

Obsession pour le passé

L'obsession pour le passé familial de Robert Crais s'explique sans doute par son parcours. Un parcours atypique, puisqu'il a débuté là où bien des écrivains américains verraient bien le couronnement de leur carrière : à Hollywood. Né en 1953 en Louisiane (Crais, se plaît-il à souligner, est un nom d'origine française), il a dès l'adolescence commencé à écrire des nouvelles, avec succès puisque très rapidement il est allé

s'installer en Californie pour travailler à Hollywood sur des séries télévisées, *Hill Street Blues*, *Lacey & Cagney*, *Quincy*, *Miami Vice*, etc.

Un beau jour il est tombé sur *The Little Sister* de Raymond Chandler (*Fais pas ta rosière*). « *J'ai lu tous ses livres en deux semaines. Je voulais être Raymond Chandler ou rien.* » Même s'il reconnaît que cette expérience audiovisuelle a constitué un bon apprentissage, il s'en est vite détourné, gêné par le carcan qu'imposait ce type d'exercice. A la mort de son père en 1985, il crée le personnage d'Elvis Cole pour transposer et tenter de résoudre par le biais de la fiction les problèmes qu'il rencontre dans la vie. C'est peut-être cet ancrage psychologique et l'humour dont il fait constamment preuve qui rendent le personnage attachant et crédible malgré la relative extravagance de ses aventures qui tendent à faire de lui une sorte de super-héros.

Si, dans ses premières apparitions, Elvis Cole semble un clone de Philip Marlowe – il pourrait en tous les cas

être son fils –, Robert Crais s'est progressivement démarqué de la figure tutélaire de Chandler. L'univers qu'il crée est composé de personnages à la fois combattifs et fragiles, c'est Joe Pike l'ami de Cole, une sorte de baroudeur capable de vous sortir des pires situations, Carol Starkey la démineuse, pratiquement morte et ressuscitée à la suite d'une opération qui a mal tourné et qui ne sait comment avouer son amour à Cole, c'est Kelly Diaz, ravagée par le drame qu'elle a vécu dans son enfance et qui cherche à retrouver une forme d'équilibre dans son boulot de flic. Mais c'est surtout Elvis Cole, le héros de la série dont Robert Crais, malgré son expérience hollywoodienne ou peut-être justement à cause d'elle, refuse obstinément de céder les droits d'adaptation cinématographique pour laisser à chaque lecteur le soin de se faire son cinéma. ■

GÉRARD MEUDAL

(1) Traduit de l'anglais par Hubert Tézénas, Pocket, 430 p., 7 €.

ZOOM



LA PISTE DE SALONIQUE
de Sergios Gakos
Cette année-là, le 1^{er} janvier tombait un dimanche. La toute première tâche dont dut s'acquitter Simeon Piertzovanis, ce fut

d'enterrer le vieil avocat Loukas Marselos, qui avait fait de lui son associé et son fils adoptif. Loukas ne laisse pas grand-chose en héritage, un petit appartement, une Hillman poussive et pas la moindre affaire en vue. De toutes façons, Simeon, quadragénaire confit dans le whisky, n'a pas d'autre ambition que de se laisser couler. C'est alors que débarque de Thessalonique la superbe Dafni. Fille d'un magnat, femme d'un militaire et mère d'une gamine née d'une liaison dont elle n'a jamais parlé à personne, elle se croit victime d'un chantage. Tout le monde est un peu fou dans cette histoire, mais d'une folie plus ou moins sympathique. Avant fin janvier tout sera réglé, non sans que Simeon y ait laissé quelques plumes. *La Piste de Salonique* est le premier roman remarquable d'un auteur né en 1957 qui a étudié le théâtre à Paris avant de devenir metteur en scène dans son pays. Transposition très réussie du « hard boiled » américain dans la Grèce des colonels. Avec une véritable ambiance et quelques portraits inoubliables. G. Me.

Traduit du grec par Michel Volkovitch, éd. Liana Levi, 288 p., 18 €.

L'HOMME QUI DISPARAIT
(*The Vanished Man*)
de Jeffery Deaver

Toutes les conditions sont réunies pour corser cette enquête sur une série de meurtres qui se produisent à New York : un enquêteur paraplégique voué à l'immobilité, secondé par sa compagne et un criminel professionnel de l'illusionnisme, qui met ses talents au service de sa folie meurtrière en imitant des maîtres comme Houdini. Dans un cadre parfaitement actuel, c'est une variante intéressante sur le thème classique du meurtre dans une chambre close. G. Me.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Isabelle Maillat, Calmann-Lévy, « Suspense », 256 p., 18 €.

Paco Ignacio Taibo II écrit un polar avec le sous-commandant Marcos Cadavre exquis au Mexique

Donc le sous-commandant Marcos, chef de l'Armée zapatiste de libération nationale (EZLN) au Mexique, se lance dans le roman policier. Pas si étonnant : après tout, il y a des précédents. Frei Betto, le dominicain brésilien, un des éminents représentants de la théologie de la libération, devenu conseiller de

Lula da Silva depuis que celui-ci a été élu président de la République brésilienne, en a bien publié un réécemment (*Hotel Brasil*, « Le Monde des livres » du 18 juin 2004)... Et puis Marcos, qui a déjà écrit plusieurs essais, a toujours été très inventif dans son souci de populariser les idées du mouvement zapatiste.

Le voici donc associé à Paco Ignacio Taibo II pour un roman publié en feuilleton dans le quotidien mexicain *La Jornada*, puis en France dans *Libération*, dont le but avoué est d'aborder l'histoire contemporaine du Mexique. Chacun écrit alternativement un chapitre : Paco Ignacio Taibo II promène son détective Hector Belascoaran Shayne dans les rues du « Monstre » (Mexico), tandis que le sous-commandant Marcos imagine Elias Contrarios, un détective naïf mais plein de bonne volonté, qui n'a jamais quitté ses montagnes du Chiapas, un ancien compagnon d'armes de « El Sup Marcos »...

L'enquête vise à élucider la mésaventure survenue à un « fonctionnaire progressiste », Monteverde, qui reçoit sur son répondeur téléphonique des messages d'un ami mort assassiné quelques années plus tôt. Ceux-ci mettent en cause un certain Morales, sbire de mouvements d'extrême droite, et qui a sévi aussi bien à Mexico que dans le Chiapas, ce qui justifie la double enquête.

On pouvait craindre que le

roman soit passablement décevant ; c'est le cas, mais ni plus ni moins que les romans habituels de Paco Ignacio Taibo II, qui fait dire à son héros : « *En bon Mexicain, Hector Belascoaran Shayne n'était pas du genre à s'effrayer devant l'absurde. Il était mexicain et borgne de sorte qu'il voyait la moitié de ce que voyaient les autres, mais de façon plus nette.* »

On pouvait s'attendre à un certain didactisme, et les digressions sur « le mal et le méchant » n'y échappent pas totalement mais le côté farfelu de l'histoire atténue cet aspect d'un débat où tout le monde est appelé à donner son avis. Cela va de Manuel Vasquez Montalban, qui, il y a quelques années, réalisa un entretien avec Marcos (*Le Monde diplomatique* d'août 1999), à Don Quichotte en passant par Lorca, Angela Davis ou Pablo Neruda. Il n'est pas sûr que cela ralliera beaucoup de lecteurs à la cause zapatiste, mais si le but de l'opération était de démontrer qu'il règne une monstrueuse pagaille au Mexique à la veille de l'élection présidentielle de l'été 2006, c'est réussi. ■

G. M.

DES MORTS QUI DÉRANGENT
(*Muertos incomodos*)

de Paco Ignacio Taibo II et le sous-commandant Marcos.
Traduit de l'espagnol (Mexique) par René Solis, Rivages « Thriller », 208 p., 17 €.

Quatre militants multiplient les sabotages pour sauver la nature « Road-story » écologiste

Il aurait tout aussi bien pu s'appeler les Vengeurs du désert, les Révoltés en sabots, la Cabale du beurre de cacahuète, les Combattants de la sauge pourpre, mais après avoir hésité, ils ont finalement opté pour « *Le Gang de la clef à molette* » qui définit une de leurs activités favorites : dévisser le carter des pelleteuses, bulldozers et engins divers rencontrés sur des chantiers d'autoroute, des exploitations forestières, des sites industriels, laisser s'écouler l'huile et lancer le moteur à plein régime jusqu'à l'explosion fatale. On peut aussi verser du sirop d'érable dans le carburant, du sable dans le moteur, incendier le matériel ou le précipiter dans un ravin. A condition d'opérer de nuit et par surprise.

Prise de conscience

« La terre d'abord » : tel est leur slogan. Le but de leur croisade de sabotage écologique : défendre le pays contre le gouvernement. Ils sont quatre, Doc Sarvis, un chirurgien d'Albuquerque, Bonnie, sa jeune maîtresse, George Hayduke, un vétéran du Vietnam dont la principale occupation consiste à ingurgiter et évacuer des flots impressionnants de bière, et Seldom Seen Smith, mormon polygame qui organise des randonnées nautiques dans les canyons de l'Utah.

Moitié boy-scouts, moitié guérilleros, ils vont de bivouac en

bivouac, organisant des planques de vivres et d'explosifs, préparant leurs attentats tout en essayant de se faire passer pour d'inoffensifs randonneurs. Le roman gagne en pittoresque ce qu'il perd en suspense.

L'intrigue est évidemment prévisible, mais la confrontation de leurs points de vue, leurs discussions sur la violence (ils ne s'attaquent jamais aux personnes sauf en cas de légitime défense) et l'évocation superbe des déserts de l'Ouest américain donnent au livre une consistance singulière.

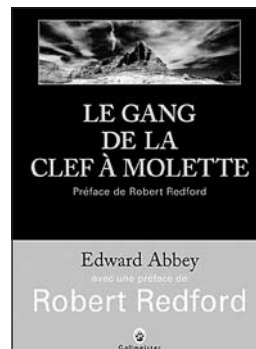
Avec *Désert solitaire* (1968) et ce *Gang de la clef à molette* (1975), Edward Abbey (1927-1989) s'est imposé comme une référence pour de très nombreux auteurs américains, dont Annie Dillard, Rick Bass ou les écrivains du Montana. On ne peut par exemple qu'être frappé par les ressemblances entre *Le Gang de la clef à molette* et *Un bon jour pour mourir* de Jim Har-

risson, qui date à peu près de la même époque. Traduit en français en 1997 chez Stock, sous le titre *Ne meurs pas ô mon désert*, dans la même traduction mais sans la préface de Robert Red-

ford, le roman paraît aujourd'hui dans une toute nouvelle maison d'édition, Gallmeister, qui entend se consacrer aux « écrits de nature ».

Même s'il rejetait cette étiquette de « nature writer », Edward Abbey reste un des pionniers d'une prise de conscience écologique aux Etats-Unis. « *Regarde ce trafic, fait-il dire à l'un de ses personnages, regarde les filer sur leurs roues caoutchoutées, dans leurs voitures de deux tonnes, polluant l'air que nous respirons, violant la terre, pour promener leurs gros et indolents culs américains. Six pour cent de la population du globe engloutissant quarante pour cent du pétrole mondial.* » Trente ans plus tard, les chiffres demanderaient sans doute à être actualisés, mais le problème demeure. ■

G. M.



LE GANG DE LA CLEF À MOLETTE
(*The Monkey Wrench Gang*)
d'Edward Abbey.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Pierre Guillaumin, préface de Robert Redford, éd. Gallmeister, 496 p., 24,50 €.

Albert Cossery

« Si je n'ai rien à dire, alors je n'écris pas »

Rencontre avec un écrivain aux mots rares, venu du Caire en 1945 pour continuer à n'écrire qu'en français, et que la Société des gens de lettres a couronné le 1^{er} décembre pour l'ensemble de son œuvre

Il l'a dit souvent et il le répète encore : « La vie est belle ! » Ce n'est pas une posture, ni la litanie optimiste d'une forme de méthode Coué pour s'arracher au temps qui passe. Non. C'est une vraie profession de foi et c'est étonnant de voir ce monsieur de 92 ans s'enflammer tandis qu'agitant les bras, il bat des deux poings sur une table imaginaire. « La vie est belle. Oui, oui... »

Nous sommes presque joue contre joue au plus près de ce qu'il murmure. Il faut être attentif. Si attentif. Il y a quelques années, une opération du larynx lui a rentré ses mots tout au fond de la gorge. Reste un souffle. Une vocalise intérieure qu'il faut saisir au vol. Parler l'agace. Mais aujourd'hui, Albert Cossery est patient. Il vous guide. Marquant la pause en vous attrapant la main. Il maîtrise dans la vapeur des syllabes ce qu'il donne à entendre. « Je suis vivant. C'est l'essentiel. » « Et puis, ajoute-t-il, je déteste le bruit. » Au point de dire qu'il n'aime pas la musique et de ne pas mettre le son quand il regarde la télé. « Tsst, tsst, fait-il. Pour ces parlotes... »

Pas de passage, pas d'allées et venues dans le petit salon de La Louisiane, son hôtel de la rue de Seine dans le quartier de Saint-Germain-des-Près. Moquette marron des années 1970. Quelques prospectus touristiques sur un présentoir. Rien de luxueux ni de tape-à-l'œil. Il y a pris une chambre en 1945 et il y est resté. C'est tout. « J'avais signé un contrat avec l'éditeur Edmond Charlot pour Les Hommes oubliés de Dieu, un livre qui était déjà paru en Égypte en 1941. Je suis arrivé à Paris. Je m'y suis installé. » Son deuxième séjour. Et le bon...

Grand adolescent, il était déjà venu dans la capitale. Pour y faire des études. « Je n'ai rien étudié du tout, dit-il. D'ailleurs, on n'a pas besoin de faire d'études pour écrire. » Il est né en 1913 au Caire dans une famille dont les revenus venaient d'une petite rente agricole. « Ma mère ne parlait que l'arabe. Elle était illettrée. Mon père lisait juste le journal. » Mais depuis qu'il est tout petit garçon, Albert Cossery sait qu'il sera écrivain. Une vocation ou plutôt un destin. Il a juste 10 ans quand il griffonne ses premières pages. En français. « C'était la langue des livres. » Il est élève chez les Frères des Ecoles chrétiennes, découvre les auteurs classiques et entre en littérature comme on entre en religion. « La seule chose que je prenne au sérieux, c'est l'écriture ». Il n'est en effet pas parti pour une vie d'ascèse. « Je me suis vraiment bien amusé », dit-il tout en malice. Dans le Saint-Germain de l'après-guerre, le jeune Égyptien côtoie Henry Miller, Albert Camus ou Giacometti. « Et des artistes du monde entier ». On sort en bande. On fait des virées. « Nous allions à La Rose rouge, rue de Rennes. C'est là que j'ai rencontré Boris Vian. Nous aimions la vie. Les belles femmes. » Un mode d'existence léger. Une manière de profiter de chaque instant. Son territoire se cantonne à quelques rues. Quelques lieux. Une minuscule géographie urbaine dont le point le plus extrême est le jardin du Luxembourg. Café de Flore. Brasserie Lipp. « C'est Edmond Charlot qui m'y a invité la première fois. »

Albert Cossery vit dans son rêve. Il l'habite. Il en a fait sa réalité. « Au Caire, en lisant Balzac, je voulais déjà vivre à Paris. » L'Égypte de ses années de jeunesse, il l'a embarquée avec lui, intacte. « Je me souviens de tout. » En huit livres, il va donner la parole à tous ceux qu'il a rencontrés là-bas. Des sans-le-sou, bricoleurs du quotidien, combinards, mendiants ou vagabonds, des assassins, des mystiques, des lettrés en rupture de ban, des fous, des prostituées et d'homériques dor-

meurs. « Je les connais, explique-t-il. Je les ai vus. J'ai parlé avec eux. »

De jour comme de nuit, Cossery arpente les quartiers pauvres du Caire. Il a été le témoin des petits et des très grands drames d'une société des marges, obsédée par sa simple survie. « La misère me révoltait », poursuit-il. Dans *Les Hommes oubliés de Dieu*, recueil de cinq nouvelles, son premier livre publié, le gendarme Gohloche (« Il y avait dans son regard une bêtise qui tuait ») se vante auprès de Chaktour le ferblantier d'avoir maté la rébellion d'une bande de pauvres diables. « Il avait, la veille au soir, livré bataille à une escouade de balayeurs de rues qui réclamaient simplement de ne pas mourir de faim. Son intervention dans cette affaire avait été jugée en haut lieu comme méritant tous les éloges. N'avait-il pas, à lui seul, assommé à coups de matraque un nombre respectable de ces invertis de balayeurs ? »

Albert Cossery n'aime pas l'ordre établi, l'autorité, le pouvoir. « Je déteste les nantis. » Ceux par qui la corruption arrive. Une prise de conscience précoce qui l'a amené à un complet détachement des biens matériels. « Je ne possède rien, dit-il. Je suis libre. » L'argent dont il a eu besoin, il l'a trouvé grâce à ses amis et à ses livres. « Pas besoin de plus. Quand on a de quoi vivre, on ne travaille pas. » Ne pas travailler, ne pas chercher la richesse, ne pas sacrifier au gain, c'est simplement ne pas participer à la folie ambiante. A la frénésie. Au monde de la falsification et du mensonge. Et Cossery franchit une étape.

Dans *Les Fainéants de la vallée fertile*, l'obsession permanente des habitants d'une maison est de dormir. Une torpeur calmante. Une manière de se retrancher aussi. De fuir l'insupportable. Quand le cadet, Serag, décide malgré tout de chercher du travail, la narration bascule dans un absurde grinçant.

Cossery et ses femmes

« On aimerait que les écrivains ressemblent à leurs livres. C'est rarement vrai. Albert m'a réconciliée avec cette idée. » Pour *Jeune Afrique*, au début des années 1980, Joëlle Losfeld fait une interview de Cossery. Un moment rare. Presque une reconnaissance de famille. L'écrivain est tombé dans l'oubli. En 1986, lorsqu'elle reprend *Le Terrain vague*, la maison d'édition de son père, seuls deux titres sont disponibles. L'auteur vient d'en récupérer les droits. « J'ai voulu le rééditer, dit-elle. Nous nous sommes retrouvés au Flore et sommes tombés d'accord en trois minutes. » Depuis, Joëlle Losfeld a créé sa propre maison et publié toute son œuvre.

Sophie Leys, elle, l'a rencontré il y a cinq ans. Photographe, elle demande un jour à ce monsieur s'il accepterait un portrait. La scène se passe aussi au Flore. La relation dure. La voilà bientôt partie sur ses traces en Égypte. Elle en rapporte des clichés qui deviendront un petit album publié chez... Joëlle Losfeld. Cossery lui livre une idée pour un court-métrage, puis se laisse filmer dans un documentaire qui doit être projeté à l'Institut du monde arabe en mars. « J'ai avec lui une relation très filiale. On se voit plusieurs fois par semaine. » Cossery confiait à Michel Mitrani : « Je vais vous faire un aveu : j'aurais aimé avoir des filles. »



Albert Cossery en janvier 2006. OLIVIER ROLLER POUR « LE MONDE »

« Depuis qu'il avait appris par Rafik que dans certains pays des hommes se levaient à 4 heures du matin pour aller travailler dans les mines, Serag avait essayé d'en faire autant. Il avait découvert dans une armoire un réveil-matin hors d'usage, et l'avait réparé avec l'intention de s'en servir. (...) Le premier jour, la sonnerie du réveil faillit provoquer un esclandre (...). Serag n'était pas habitué à cette rupture violente du sommeil ; il avait laissé le réveil sonner interminablement. Il se croyait en plein cauchemar. Ce jour-là, il se sentit des aptitudes pour une activité étonnante. Mais quelques instants plus tard, ne sachant que faire, il se rendormit. »

Eloge de la paresse

« Je me suis un peu inspiré de ma famille. Mon père ne travaillait pas, ouvrait l'œil à midi. Moi-même, sauf pour l'école, je ne me suis jamais levé aux aurores... » Il faut dire qu'il s'est bien longtemps couché tard. Trois pas de côté. C'est l'éloge de la paresse « de ceux qui ont réfléchi sur le monde ». Pour Cossery, c'est l'arme absolue. « Quand on arrive à rire de ce qui vous arrive, personne ne peut rien contre vous. En Égypte, on sait se moquer de tout. » Cette Égypte réelle, sans cesse réinventée est son creuset littéraire. Il n'y est plus retourné depuis pas mal d'années, mais elle reste première et essentielle. « Je suis un écrivain égyptien qui écrit en français. » Écrivain, pas romancier. « Je ne raconte pas des histoires, je dis la vérité. »

De quoi le rendre prophétique. *Une ambition dans le désert* (Gallimard, 1984) annonce clairement la guerre du Golfe. *Les Couleurs de l'infamie*, son dernier roman (1999), entraîne jusqu'au bout de la logique des affairistes et des spéculateurs. Et si les personnages de Cossery parlent pour lui, ils préfigurent une humanité allant, de soubresaut en soubresaut, jusqu'à la catastrophe. Tout cela est écrit sans effet, dans une ciselure demandant l'absolue maîtrise du moindre mot.

Car Cossery, « le paresseux », choisit ses adjectifs, polit ses phrases à l'extrême, restant le Bic en suspens, jusqu'à ce qu'elles soient parfaites, et de rythme et de sens. « J'y retourne vingt fois, dit-il. Il faut prendre le temps. Si je n'ai rien à dire, alors je n'écris pas. » Attendre. Reprendre. Refaire ou pas. « Je peux rester trois mois sans une ligne. » Les intervalles libres sont alors envahis d'une oisiveté profonde, réfléchie. « Une façon de remettre doucement les choses en place. » Prendre l'air. Regarder les gens. Se laisser envahir. En poète. Le terme le fait tiquer. En 1931, il a pourtant publié un recueil : *Les Morsures*. Michel Mitrani dans sa *Conversation avec Albert Cossery* (éd. Joëlle Losfeld, 1995) en cite juste deux vers. « Je suis seul comme un cadavre joli/Le premier jour du tombeau. » Quasi impossible de retrouver ce texte. Il en existerait au moins un exemplaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève à Paris. « Ça n'a pas d'intérêt. Je m'inspire de Baudelaire. C'était pour épater les filles. »

Il a gardé en tout cas sa sensibilité de jeune homme. Une capacité à s'émouvoir et se mettre en colère qu'on retrouve dans chacun de ses livres. Un soin de lui aussi qui a fait dire à certains qu'il était un dandy. « Je suis bien habillé, voilà tout. C'est une question de respect. » Veste marron. Chemise oxford.

« Albert Cossery vit dans son rêve. Il l'habite. Il en a fait sa réalité. "Au Caire, en lisant Balzac, je voulais déjà vivre à Paris." L'Égypte de son enfance et des premières années de sa jeunesse, il l'a embarquée avec lui, intacte »

Pull et pochette assortie. Il tire sur ses manches, rajuste sa cravate. « Mon père, lui, était habillé comme un prince. » Révérence au passé. Au temps d'avant que le monde s'emballé et se déforme. Cossery n'aime pas trop l'époque. Il ne lit pas les auteurs contemporains. « C'est n'importe quoi ! » Il n'écrit plus non plus. « L'arthrose... »

Mais il continue à remplir des carnets. Joëlle Losfeld, qui a fait réparaître chacun de ses livres, vient de les rassembler en deux tomes. Après le prix de la Francophonie de l'Académie en 1990 et le prix Méditerranée en 2000, la Société des gens de lettres vient de lui décerner, le 1^{er} décembre, le grand prix Poncetton pour l'ensemble de son œuvre. « Il était temps », dit-il narquois. Cossery a en horreur les mots « gagner » ou « réussir ». Il n'a pourtant vraiment pas raté toutes ces années. Il en convient en haussant les épaules. Sophie Leys, la photographe qu'il a rencontrée au hasard d'un portrait et qui vient de réaliser un court-métrage sur lui, vient le chercher. Les yeux du vieil écrivain s'éclairent à l'arrivée de la jeune femme. « On y va ? » On voit bien qu'il le pense : elle peut être belle la vie...

XAVIER HOUSSIN

Œuvres complètes d'Albert Cossery. Ed. Joëlle Losfeld. Tome I : Mendiants et orgueilleux. Les Hommes oubliés de Dieu. La Maison de la mort certaine. Un Complot de saltimbanques. Tome II : Les Fainéants de la vallée fertile. La Violence et la dérision. Une ambition dans le désert. Les Couleurs de l'infamie. 608 p. et 624 p., 22,50 € chacun. Conversation avec Albert Cossery de Michel Mitrani. Ed. Joëlle Losfeld. 118 p., 11,50 €. L'Égypte d'Albert Cossery. Photographies de Sophie Leys. Ed. Joëlle Losfeld. 70 p., 15 €. Une vie dans la journée d'Albert Cossery. Un film de Sophie Leys produit par le GREC (15 min en couleurs).